

Et Tao-Lin s'appliquait de son mieux à servir son redoutable maître : jamais du reste celui-ci ne l'avait brutalisé. D'une part, docilité, soins empressés, obéissance ponctuelle ; d'autre part, condescendance, douceur, et même bonté affectueuse.

“ Tao-Lin, mon ami, tu arriveras un jour à me faire croire que j'ai encore du cœur... C'était pourtant là une marchandise que je ne pensais plus posséder en mes magasins...”

Et leur existence s'écoulait, rude et sauvage. L'orphelin, que réconfortait le souvenir du guerrier si puissant et si bon, du palais merveilleux, de la musique des Anges de l'Enfant si beau qu'il n'avait fait qu'entrevoir,—l'orphelin vivait sans souci du lendemain, se contentant de remplir au jour le jour de son mieux les obligations de son nouvel emploi, si étrange cependant.

Il sentait en son cœur une grande paix, et aux heures de la nuit où, chaudement couvert d'une pelisse en peau de loup que lui avait fabriquée son ami Hien-Chang, tout en surveillant ses collets ou ses lignes, il regardait le ciel où scintillaient des millions d'étoiles, il lui semblait entendre au fond de lui-même une voix mystérieuse, infiniment douce, qui disait :

“ Ne crains rien, enfant ! Vois ces étoiles qui te regardent : ce sont les millions d'yeux de ma Providence qui veillent sur toi et pas un cheveu ne tombera de ta tête sans ma permission...”

*
* *

Un matin d'hiver, Hien-Chang n'était pas rentré.

Tao-Lin attendit jusqu'au soir pour sortir afin de ne point croiser quelque berger ou quelque paysan attardé dans la montagne. La lune s'étant levée, il s'en alla faire le tour des caches du Chin-Gan, afin de voir si par hasard le brigand ne s'y était pas arrêté. Nulle part il ne trouva trace de son ami.

Deux jours, trois jours passèrent, et le cœur de l'enfant commençait à se serrer d'inquiétude.

“ Qu'est donc devenu Hien-Chang ? se disait-il. M'aurait-il abandonné ?... Non ! c'est impossible, car son cœur était fidèle.”

Une nuit qu'il s'était aventuré à poser des lignes dans un torrent qu'il n'avait pas encore fréquenté, il entendit des gémissements au fond d'un ravin.

L'âme de l'enfant s'était fortement trempée à l'école virile de la misère. Sans hésiter, s'agrippant aux rochers à pic, il se mit en devoir de descendre, afin de porter secours à l'être humain qui souffrait là, tout en bas.

Un rayon de lune se glissant entre deux nuages éclaira un instant la gorge et Tao-Lin aperçut le blessé :

“ Hien-Chang !... cria-t-il. C'est toi, mon bon maître ?...”

— Brave enfant !... gémit péniblement le brigand... J'étais sûr... que tu viendrais... Traqué par les soldats je m'étais réfugié ici... et dans ma hâte... j'ai glissé... Je me meurs... Tao-Lin, à boire !...”

L'enfant courut au torrent qui mugissait non loin de là et apporta de l'eau au mourant.

“ Merci, Tao-Lin ! Que le Grand Esprit te garde, cher petit ! Tu sera seul maintenant... Tao-Lin, après ma mort, passe les cols du Chin-Gan, va de l'autre côté des monts... Là le monde est meilleur... Là tu recevras bon accueil... mon enfant !...”

Dans ses rudes mains déjà glacées, le brigand avait pris celles de l'orphelin, et de grosses larmes coulaient sur ses joues tannées par le soleil... Il regarda longuement son petit ami, puis ses yeux se révulsèrent, ses membres se raidirent... Chien-Chang était mort.

Le seul ami qu'il avait connu sur la terre s'en était allé, lui aussi. L'orphelin pleura amèrement son bienfaiteur, puis, ne pouvant faire mieux, entassa sur son corps des branches d'arbres afin de le protéger contre les bêtes sauvages.

Le lendemain, Tao-Lin quitta la caverne de Hien-Chang, et résolu de mettre à exécution le conseil du mourant, il partit pour franchir les cols élevés du Chin-Gan. Il allait en plein inconnu.

Une semaine entière il marcha, dans la solitude grandiose des cimes éblouissantes, des immenses glaciers, des interminables champs de neige. Que de fois, à la nuit tombante, il n'eut pour tromper sa faim, que de misérables racines à demi gelées, qu'il déterrât avec ses ongles et qu'il mâchait longuement !

Il entendit les hurlements des loups dans le voisinage. Un jour un couple d'ours blancs, formidables et sournois, passèrent presque à le frôler et ne l'aperçurent point. Une main invisible semblait le couvrir de son ombre et au fond de son cœur l'enfant entendait de temps en temps, avec une émotion croissante, la voix mystérieuse qui lui répétait :

“ Ne crains point, Tao-Lin. Je suis là !...”

— Oh ! qui êtes-vous ? et quel est votre nom ?...” se surprenait-il alors à crier tout haut.

Et la voix murmurait :

“ Tu le sauras bientôt, enfant.”

Un soir qu'il s'était arrêté sur une haute roche, harassé de fatigue, la gorge brûlante, les tempes frappées en cadence par les coups de marteau impitoyables de la fièvre, il sembla à Tao-Lin que l'air pur de la vallée qu'il dominait venait d'être trois fois troublé comme par une belle voix argentine et puissante, merveilleusement solennelle.

L'orphelin dressa l'oreille...